

S917
V716e

ÉT

F



LES

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Et l'Émigration

CONFÉRENCE DONNÉE A ROME

PAR

PAR M. L'ABBÉ A. VILLENEUVE

le 21 Mars 1891

Sous les auspices du Comité de Rome pour l'Émigration italienne

PRIX : 1 FRANC

MARSEILLE

AUX BUREAUX DU "XX^{me} SIÈCLE"

Rue Sainte, 39

—
1891

917.3
V716em

917.3

V 716 em

LES
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
Et l'Émigration

62256

ÉT

F

LES
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
Et l'Émigration

CONFÉRENCE DONNÉE A ROME

PAR

PAR M. L'ABBÉ A. VILLENEUVE

le 21 Mars 1891

Sous les auspices du Comité de Rome pour l'Émigration italienne

Extrait du XX^{me} SIÈCLE



MARSEILLE

IMPRIMERIE MARSEILLAISE

Rue Sainte, 39





3009701000
309 02-7000

JV
6453
V5
S

B. Q. R.
NO. 5198

U
blic
a do
E
lem
pers
au s
en
mili
tion
effe
dou
A
qu'i
doc
tinc
rab
de c
N
que
fait
Les

(1
(2
d'in
ren
vato



AVANT-PROPOS

UN ami du XX^m SIÈCLE, M. l'abbé A. VILLENEUVE, curé d'une paroisse canadienne-française aux Etats-Unis d'Amérique (1), veut bien confier à notre Revue la publication d'une conférence sur l'émigration dans ce pays, qu'il a donnée, le 21 mars dernier, au palais Barberini à Rome.

En cette circonstance, M. l'abbé Villeneuve n'a pas eu seulement la satisfaction de parler devant plusieurs centaines de personnes à l'esprit cultivé et dont pas une n'était indifférente au sujet qu'il traitait. Mais encore les éléments les plus divers en fait d'opinions politiques, de sentiments religieux et de milieu social ont apporté la même somme d'intérêt et d'attention à écouter le prêtre du Nouveau-Monde. Pour l'Italie, en effet, l'émigration est un phénomène tout à la fois patriotique, douloureux et suggestif.

Aussi, la conférence de M. l'abbé Villeneuve, par le tour même qu'il lui a donné, — le tour d'une chose vécue, d'une exposition documentée et de déductions condensées, — a-t-elle, sans distinction de couleur ou de parti, fait l'objet d'appréciations favorables de la part de tous les journaux de Rome et de plusieurs de ceux qui paraissent en d'autres centres de la Péninsule (2).

Nous serons d'une grande sobriété dans les remerciements que nous devons à M. l'abbé Villeneuve pour la faveur qu'il fait au XX^m SIÈCLE en lui confiant l'édition de sa conférence. Les remerciements sincères, c'est ce qui se phrase le moins ;

(1) Ville d'Albany, capitale de l'Etat de New-York.

(2) Si l'on veut se convaincre de cette exceptionnelle unanimité d'impression, on n'aura qu'à se reporter, par exemple, aux comptes rendus publiés à la même date (24-25 mars), d'une part dans *L'Osservatore romano* et *La Voce*, de l'autre dans *Il Popolo romano* et *L'Italie*.

et nos lecteurs n'auront qu'à prêter quelques instants d'attention aux pages qui vont suivre pour être immédiatement fixés sur le caractère de celui dont elles reproduisent les paroles, sur ce qu'il croit et sur ce qu'il sait.

- Feu le second évêque de Montréal, Mgr Ignace BOURGET, écrivait, le 24 juin 1847, dans une de ses Lettres pastorales, au sujet de l'émigration irlandaise : « Nous lisons dans le livre « des *Actes des Apôtres* qu'une cruelle persécution s'était élevée contre les Fidèles de Jérusalem; et, saint Etienne y ayant souffert le martyre, ceux-ci se dispersèrent dans diverses contrées. Ils y répandirent la foi que venait de faire triompher le premier Diacre par la glorieuse effusion de son sang. N'est-ce pas le touchant spectacle qu'offre l'Irlande par la nombreuse émigration de ses enfants? Ne peut-on pas lui appliquer justement ces paroles du prophète Jérémie : « Judas a émigré à cause de son affliction et de l'entière servitude à laquelle il s'est vu réduit ; *Migravit Judas propter afflictionem et multitudinem servitutis?* »

Près d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que l'Evêque canadien rappelait à la mémoire de son peuple ce trait victorieux de l'apostolat par la souffrance. — Or, aujourd'hui, cette « affliction », cette « multiplicité de servitude » ont-elle diminué? — Elles se généralisent, au contraire, à bien d'autres contrées que l'invincible Irlande, et prennent des proportions qui éclairent tristement l'état anémié de la vieille Europe. L'Encyclique *Rerum novarum* le constate dans ce mot sur les multitudes qui ne seraient pas contraintes à s'expatrier « *si vitæ degendæ tolerabilem daret patria facultatem* ».

Mais tous les côtés de la question sociale se compénètrent, et la conférence de M. l'abbé Villeneuve nous donne à entrevoir l'un des effets réflexes du problème. Elle nous montre cette poussée de l'émigration, une fois munie des touches compétentes de l'apostolicité, comme devant remplir l'office providentiel d'un pont jeté entre les deux mondes.

(Extrait du XX^{me} SIÈCLE. — N^o de Juillet-Août 1891.)





LES
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
Et l'Émigration

CONFÉRENCE DONNÉE A ROME

PAR M. L'ABBÉ A. VILLENEUVE

le 21 Mars 1891

Sous les auspices du Comité de Rome pour l'Émigration italienne

MESDAMES ET MESSIEURS,



NEUF millions deux cent mille kilomètres carrés, c'est-à-dire plus que toute la superficie de l'Europe entière et au moins trente-une fois celle de l'Italie, telle est la vaste étendue des Etats-Unis d'Amérique.

Cet immense territoire a été colonisé par quatre peuples de l'Europe. Les Anglais s'implantèrent dans la Virginie et dans les régions du Nord-Est qui prirent le nom de Nouvelle-Angleterre ; les Hollandais s'établirent sur la côte de l'Atlantique où s'élève aujourd'hui New-York ; les Français occupèrent la Caroline, et la Louisiane ; les

Espagnols, la Floride et toute la région occidentale qui s'étend du Texas à l'Orégon.

En 1776, au moment de la déclaration d'indépendance, la Confédération ne comptait que treize Etats, formés des territoires dont l'Angleterre avait, depuis longtemps déjà, concentré en ses mains la possession métropolitaine ; la nouvelle République n'eut donc à secouer la domination que de la puissance britannique. En 1803, les Etats-Unis achetèrent la Louisiane ; en 1818, ils s'emparèrent de la Floride ; en 1846, du Texas, du Nouveau-Mexique et de la Californie. En même temps, de nouveaux Etats se formèrent, soit par la division des anciens, soit par la prise de possession des territoires occupés par les tribus indiennes. Aujourd'hui, l'Union américaine compte 44 Etats, sans compter les 5 territoires où s'achève la vie de la race rouge. — Les agrandissements nationaux des Etats-Unis s'arrêteront-ils ? Nul n'oserait l'affirmer. « Celui qui met un frein à la fureur des flots » est le même qui prononça cette parole de bénédiction sur le berceau du genre humain : « Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre. »

En 1776, la République naissante comptait près de 4 millions d'habitants, presque tous anglo-saxons ou hollandais ; elle en comptait 12 millions en 1820 ; 23 millions en 1850 ; 35 millions en 1870 ; 50 millions en 1880. Le recensement de l'année dernière porte sa population à 65 millions.

L'année dernière également, l'industrie et le commerce intérieur des Etats-Unis ont produit 9 milliards de dollars, soit plus de 45 milliards de francs ; et la richesse publique actuelle y est estimée à 56 milliards de dollars, soit plus de 280 milliards de francs.

Ces prodigieux progrès sont dus à plusieurs causes. —

Je viens vous entretenir quelques instants, en dehors de toutes prétentions oratoires, de celles de ces causes qui se rapportent le plus directement à l'émigration ; et la première de toutes est sans contredit l'accueil que reçoit l'émigré sur le sol des Etat-Unis, l'encouragement que ceux-ci donnent à l'immigration.

I

Vous êtes-vous jamais posés en face de ce problème de psychologie nationale, et même sociale, acquérant, par les proportions gigantesques des facteurs qui le composent, une difficulté, une complication correspondante de mise en pratique et de solution : Encourager, adopter, rendre sien l'étranger qui vous arrive, le cœur tout ébranlé des adieux qu'il a dû faire à son clocher, à ses parents, à ses amis, à ses habitudes, à sa patrie, et par-dessus le marché, l'âme broyée, peut-être même ulcérée, par le dénuement et la misère, tandis que son esprit est sans boussole en face de la destinée qui peut bien l'attendre sous les cieux nouveaux qu'il aborde ?

Une nation généreuse et riche peut bien donner l'hospitalité à quelques centaines, mettons quelques milliers d'étrangers malheureux. Mais lorsque c'est par millions et par millions que ces étrangers se comptent, quand les arrivages se succèdent et se superposent en quelque sorte les uns aux autres par couches ininterrompues, et que la densité de leur progression se combine avec la variété de leur origine ; avouez-le, en y réfléchissant, l'accès à la vie, l'accès au travail, l'accès à l'espoir, à l'aisance, à la liberté digne de l'être humain, dans des conditions si colossales, c'est bien positivement un problème.

Je n'entreprendrai pas de vous en donner la clef par un

luxe de démonstrations et de raisons quintessenciées. J'aime mieux vous en faire toucher du doigt l'arcane à l'aide d'une simple anecdote, d'autant plus qu'elle n'est pas tirée de l'histoire ancienne : ce n'est pas à Plutarque que je l'emprunte.

On raconte qu'un des généraux les plus en renom de la France contemporaine, inspectant un jour la célèbre école militaire de Saint-Cyr, aperçut un nègre parmi les élèves rangés en bataille. Il s'informe : les notes de l'élève de couleur sont excellentes ; il a toutes les qualités d'un officier d'avenir. Et le général, peut-être attiré par ce regard à la fois doux et triste, attachant et attaché, des enfants de la mystérieuse Afrique, quand ils sont traités avec bonté, se dit qu'il doit lui adresser quelques paroles. Il s'arrête donc devant lui, et d'un ton paternel : « C'est vous le nègre du bataillon ? » — « Oui, mon général » — « Al-lons ! c'est très bien, continuez. »

Vous riez ; c'est bon signe : vous n'en saisissez que plus vite et plus clairement la réponse au problème que je viens d'avoir l'honneur de poser devant vous. La Constitution Américaine dit exactement les mêmes paroles que le brave maréchal de France au nègre de Saint-Cyr. Un immigrant se présente ; elle lui dit : « Vous êtes Irlandais ? c'est très bien, continuez » ; à un autre : « Vous êtes Allemand ? c'est très bien, continuez » ; à celui-ci : « Vous êtes Italien ? c'est très bien, continuez » ; à celui-là : « Vous êtes Canadien ? c'est très bien, continuez » ; et ainsi de suite, pour tous et pour chacun de ces représentants de nationalités diverses qui, le plus grand nombre du moins, se trouvent chassés par la misère noire de leurs pays respectifs. Continuez, c'est-à-dire gardez la fleur de votre patriotisme sur le sol hospitalier de l'Amérique. La Constitution Américaine tient pour certain que les déchirements du cœur sont une

des principales causes de l'abaissement moral des hommes. Aussi accueille-t-elle tous les émigrants, non comme des étrangers, mais comme des frères du dehors ; elle voit en eux non des mendiants, mais des travailleurs qui, sans soulever de rivalités entre eux, sans subir le dédain de personne, n'ont qu'à s'unir aux enfants de la libre et vivace Amérique, pour s'entr'aider à résoudre tous ensemble un autre grand problème : celui de l'équitable prospérité publique.

C'est pourquoi l'émigré, d'où qu'il vienne, trouve aux Etats-Unis comme apprentissage d'un régime de liberté, la liberté de garder son cœur à sa patrie d'origine, la liberté de conserver sa religion, sa langue, ses mœurs, ses habitudes nationales. On ne lui demande que de ne pas enfreindre les lois de l'Etat qui lui donne l'hospitalité, qui l'associe à sa propre activité populaire. Bien plus, cette disposition fondamentale, essentielle, de la Constitution Américaine, qui laisse à chaque Etat son gouvernement local, sa législation comme sa législature propres, afin que les besoins, les intérêts et la sociabilité de tous ceux qui en forment la population y trouvent plus de facilités à s'y faire bien connaître et bien servir, cet organisme fédératif, dis-je, n'est-il pas en lui-même un surcroît de garantie donné à l'émigré, en faveur du respect de ce foyer religieux, intellectuel et moral qu'il emporte avec lui sur la terre étrangère ?

Si l'émigré veut devenir citoyen américain et avoir droit de prendre part non seulement à la vie sociale, mais encore à la vie politique, à l'activité nationale de l'Union, il faudra nécessairement qu'il fasse acte d'allégeance et de fidélité à la Constitution Américaine ; mais cet acte, qui le détache de la vie publique de son pays natal, lui impose-t-il l'abjuration du culte de sa patrie, de l'amour de sa nation ?

nalité ? — Pas le moins du monde. — Ecoutez Harrisson, Président actuel de la République Américaine, s'adressant, au moment de son élection, à un club irlandais du comté de Cook, le 16 septembre 1888 :

« Chers amis, vous êtes Irlandais ; vous êtes Américains :
« donc vous êtes *Irlandais-Américains* ; et quoique vous
« ayez juré la loyauté de vos cœurs au drapeau étoilé et
« à votre pays d'adoption, vous n'avez pas cessé de vénérer et de chérir le pays de votre naissance. Si vous veniez
« à oublier l'Irlande, si ses chants ne vous émouvaient
« plus, si ses orateurs et ses poètes ne vibraient plus en
« vous, si vous ne sympathisiez plus avec ses héros et ses
« martyrs, je craindrais fort que les liens nouveaux qui
« vous unissent à la République n'eussent point de pouvoir sur des cœurs aussi froids, sur des âmes aussi
« mortes. A Missionary-Ridge, lors de la guerre de Sécession, après une grande bataille, n'a-t-on pas trouvé
« parmi les morts un Irlandais qui portait sur sa poitrine
« ensanglantée la feuille verte, emblème de la patrie
« lointaine ! »

Ab uno disce omnes, — puis-je vous dire à mon tour, sans redouter le moindre démenti. Les fils de l'Europe devenus citoyens de l'Amérique savent mourir pour le drapeau auquel ils ont juré fidélité ; comme les Irlandais, par exemple, ont su, dans le temps, mourir à Fontenoy. Et bien davantage aujourd'hui a-t-on le devoir et le droit, en pays américain, d'être fidèle au drapeau étoilé qui protège toutes les races, qui sourit à tous les dévouements, qui couvre toutes les bonnes volontés et qui remporte, dans la paix, de plus civilisatrices victoires que toutes celles des âges passés. Les étoiles de ce glorieux drapeau indiquent, vous le savez, le nombre des Etats dont l'Union forme la grande nation fédérative du Nouveau Monde ;

mais les émigrés de l'Ancien Monde, que la naturalisation incorpore à ce jeune pays, ne sauraient se reprocher la permission de compter dans les larges plis de leur nouveau drapeau, comme en une vision fortifiante et traditionnelle, l'étoile de leur pays d'origine, l'étoile des cieux dont ils se sont éloignés.

Le sentiment si net et si fortement exprimé du Président Harisson à ce sujet n'est certes pas, on le pense bien, une exception, un élan personnel ; c'est la règle, c'est le courant, c'est le milieu. On n'a qu'à lire les discours prononcés par les hommes politiques, à quelque parti qu'ils appartiennent, lorsqu'ils s'adressent aux électeurs des groupes de différentes nationalités d'origine, et l'on rencontrera partout le même esprit, les mêmes assurances, la même interprétation de ce point resté intact et vivace jusqu'ici de l'idée américaine.

Presque chaque année, les groupes de ces diverses nationalités, qui veulent conserver leurs traditions du pays natal, tiennent de grandes *conventions*, de véritables assises indigènes, où ils étudient les moyens les plus propres à se maintenir dans la poursuite d'un si noble but. Ils s'y demandent quelles mesures sont les plus propices pour conserver leur langue, leurs coutumes et leur religion. Ils s'organisent pour fonder des écoles, des sociétés, des associations économiques, scientifiques, littéraires, charitables. Ils pourvoient au soin de se bâtir des églises, de se procurer un clergé de leur langue et de leur nation ; ils vivent en un mot de la vie de leurs pères. Eh bien ! ces *conventions* reçoivent les encouragements les plus significatifs de la part de tous les esprits éclairés et de tous les hommes influents. Elles sont souvent honorées de la présence de personnages considérables tels que les Gouverneurs d'Etats, et des hommes placés par la confiance de

leurs concitoyens aux sommets de la chose publique. Ces congrès nationaux ont même reçu plus d'une fois des messages de sympathie de la part du chef de l'Etat.

Mais, ce tableau rigoureusement exact du grand esprit d'intelligence et de générosité qui détermine l'accueil fait aux émigrés dans l'Amérique du Nord étant suffisamment ébauché dans ses maîtresses lignes, abordons un côté plus intime et plus technique des causes et des conditions de l'émigration européenne aux Etats-Unis.

Les peuples émigrent surtout parce qu'ils ont faim ; étant affamés, le courant les porte vers les pays du pain ; les pays du pain sont les pays du travail justement rétribué, de même que les pays de la faim sont ceux où le travail fait défaut ou bien ceux dans lesquels une équitable rétribution fait défaut au travail. — Ceci est de l'arithmétique sociale.

Or, ce qui n'est ni moins arithmétique ni moins social est ce fait qu'aux Etats-Unis le travail est, *plus généralement que partout ailleurs*, justement rétribué. — En-voulez-vous un aperçu sommaire ? Le voici :

Dans l'agriculture, cette princesse des occupations manuelles aussi bien que des prospérités nationales, vous n'ignorez, sans doute, pas les exceptionnels avantages mis en Amérique à la disposition de l'émigrant agricole sous la forme de concession gratuite de lots de terrain, de don gratuit d'instruments de travail et de semences, de transport gratuit sur les points à cultiver ; de sorte que celui qui défriche, laboure, ensemece un champ, en devient avec la plus grande facilité le propriétaire. C'est l'application tout à fait exacte, dans ce pays démocratique, d'un mot bien connu et surtout plein de sagesse de Sully, le grand ministre du roi de France Henri IV : « La meilleure caisse d'épargne commence par la poche du pro-

priétaire. » Le colon agricole aux Etats-Unis récolte ainsi, vous le voyez, le fruit *intégral* de ses sueurs, et c'est de cette façon qu'il peut, comme on dit, faire son chemin.

Il y a aussi des fermiers ; mais les conditions du fermage sont établies de façon à leur donner le nécessaire et même au delà, à telles enseignes que les terres affermées sont très rapidement affectées à la culture industrielle ; et c'est alors dans l'organisation industrielle que les fermiers trouvent leur classification et leur rang.

Quelle est donc, *in globo*, cette organisation du travail industriel aux Etats-Unis ? — Pour ne pas entrer dans un exposé méticuleux de la réponse à cette question, voulez-vous me permettre de vous la faire un peu en langage philosophique, théologique même ; vous daignerez pardonner cet écart à la robe que je porte, et j'ose même croire que quelques notions de cet ordre en pareille matière ne gâtent rien à son éclaircissement.

Voici les principes qui règlent *communément*, aux Etats-Unis, pour l'ouvrier industriel, les conditions de son salaire : Il est considéré non pas comme un serviteur, mais comme un aide, une sorte d'associé de son patron. Le patron, avec ses capitaux, apporte la matière ; il est la *cause matérielle* de l'objet manufacturé ; l'ouvrier, qui donne à cette matière la forme du composé industriel, en est, par conséquent, la *cause formelle*. — Le patron et l'ouvrier sont tous deux *causes finales* du produit ; car si le premier met ses capitaux et son activité au service d'une industrie, en vue de réaliser certains profits, le second n'apporte le concours de son travail à cette industrie qu'en vue de gagner sa vie et, la plupart du temps, de se créer à son tour un avenir industriel supérieur à sa position de simple ouvrier.

Poursuivons. — Si le patron est *cause efficiente* par *voie de conseil*, choisissant la forme que doit avoir le produit, l'ouvrier est cette même *cause efficiente* par *voie de perfectionnement* parce que c'est lui qui dispose la matière à relever cette forme.

Considérés à la lumière des causes, — ce grand critérium du jugement humain, comme chacun sait, — le patron et l'ouvrier sont pacifiquement amenés à se reconnaître de mutuels droits sur les produits de l'industrie. Seulement, comme le patron, en sus qu'il est cause, déploie plus d'activité, plus d'intelligence, risque de forts capitaux, procure, au moins pour une part considérable, les instruments du travail, il est juste de lui reconnaître le droit à de plus forts bénéfices, à de plus grands profits. Mais, — ceci est d'une extrême rigueur, — ces bénéfices et ces profits du patron ne sont considérés comme légitimes que lorsque l'ouvrier a été *justement* rétribué de son travail. Vous le voyez, c'est bien l'adverbe « *justement* » qui forme en quelque sorte l'axe du contrat de travail. Or, toute cette théorie est d'un usage courant, d'une application générale, aux Etats-Unis.

Je ne voudrais pourtant pas vous laisser sur l'aridité de ma démonstration de curé, en face de cette théorie qui n'est autre, en définitive, que la théorie des bons salaires, des justes et équitables salaires, des gros salaires même, si votre générosité vous pousse à les désigner par cette épithète ; et je puis vous citer presque textuellement la réponse d'un grand industriel américain à cette même question.

« Pourquoi je suis partisan des forts salaires ? » — disait-il, — « c'est tout simplement parce que tout se tient dans l'ordre économique, comme partout ailleurs, du reste ; de gré ou de force, tout est solidaire en ce monde. » Et il

développait ainsi sa pensée : « Multipliez dans un pays le nombre des personnes *capables* de se procurer de bons chapeaux, des souliers avec des chaussettes dedans, des habits commodes, des aliments suffisants et sains, des logements convenables et salubres, et vous développez du coup les différentes industries qui ont pour objet la satisfaction de ces diverses convenances de la vie courante. Or, si l'ouvrier en chapellerie, par exemple, est suffisamment et même ce qu'on appelle bien payé, il répandra son salaire dans une foule d'autres industries qui, à leur tour et par une réciprocité de bons procédés, le serviront à sa satisfaction ; et ainsi, le commerce général en profitera. Le salaire qu'un fabricant quelconque distribue à son personnel ouvrier ne sort, en réalité, que momentanément de sa caisse ; car il y retournera bientôt par la voie des multitudes qui réclament les produits de son industrie. » « Le salaire équitable et suffisant », — formulait-il en matière de conclusion, — « est donc, tout simplement, un capital qui couche quelquefois dehors, mais qui, sorti par la porte, finit toujours par rentrer par la fenêtre. »

Les mêmes principes de justice et de bon sens règlent le salaire des employés de commerce, des agents dans les entreprises économiques, des fonctionnaires dans les emplois administratifs, de tout homme, en un mot, qui échange les expressions de son travail contre les ressources pécuniaires qui le font vivre, lui et les siens.

C'est que les droits de chacun y sont établis sur les services rendus. Dans tout l'ordre social, là où il y a communion de services il y a communion de droits. Les services sont-ils inégaux, inégaux également sont les droits ; mais cette inégalité, cette bienfaisante et indispensable inégalité, est la propre confirmation du principe que chacun a des droits selon les services qu'il rend. « A

chacun selon ses œuvres », telle est la maxime et, en quelque sorte, la devise commune du peuple américain. A chacun donc d'être le fils de ses œuvres. — Quel stimulant dans une telle doctrine ! et dites-moi où vous en trouverez de plus orthodoxe ! N'apporte-t-elle pas l'étincelle de vie au cœur de toutes les énergies et de toutes les forces généreuses de l'humanité ?

Alors, envisagée de ces hauteurs, la vie de l'homme n'a plus l'aspect d'une lutte barbare, acharnée, féroce, dans laquelle chacun cherche à dévorer son semblable ; mais, au contraire, c'est une fraternelle et pacifique union, où chacun apporte son plein contingent de force, d'intelligence, de cœur, de volonté, pour que le respect, la justice et l'amour règnent dans l'économie de la famille sociale, procurant à tous le nécessaire et même le bien-être, l'aisance et la prospérité.

Aussi, que le courant de l'émigration se porte de préférence vers un pays où de tels principes règlent *le plus ordinairement* les conditions du travail humain, c'est un phénomène qui s'explique pour ainsi dire de soi ; c'est une résultante naturelle de deux forces qui s'attirent l'une l'autre : la force du Travail et la force de la Justice.

Remarquez, je vous prie, que je dis : « *le plus ordinairement* », et je voudrais que ma parole soulignât en quelque sorte ce lambeau de phrase incidente de mon exposé des faits ; car je ne suis ni un rêveur ni un dithyrambiste, et ce n'est pas la fantasmagorie d'une République de Salente que je voudrais faire miroiter devant vos yeux, par la raison bien simple que les écarts sociaux, en aucun temps ni en aucun pays, ne sauraient être évités. Et de même que « le juste pêche sept fois par jour », ce qui ne l'empêche pas d'être appelé juste par les oracles de la Sagesse éternelle, de même aussi devons-nous reconnaître qu'un état

social, tout imprégné qu'il soit du respect du juste, aura toujours quelque abus à combattre et des répressions à exercer; mais il n'en est pas moins digne d'admiration et de reconnaissance, quand ce ne serait que pour les exemples qu'il donne; il n'en est pas moins appelé à jeter son éclat dans le monde et à former des générations historiques. — Oui, c'est bien là, en effet, tout à la fois le secret et la récompense de cette hospitalité généreuse, intelligente et large que la République Américaine accorde aux émigrants qui viennent à elle; elle en fait, — je répète le mot, — des générations historiques.

II

Au surplus, pour vous donner une idée exacte du sort que fait cette hospitalité à ces masses émigrantes, je ne vois rien de mieux que de vous présenter quelques détails et quelques chiffres sur le groupe fort nombreux des émigrants Canadiens-Français aux Etats-Unis. C'est au milieu de ces émigrants que je passe ma vie, c'est parmi eux que j'exerce le ministère sacerdotal.

Mais vous serez peut-être tentés de me demander pourquoi les Canadiens-Français émigrent aux Etats-Unis et y émigrent en si grand nombre qu'ils y sont aujourd'hui presque aussi nombreux que n'est la population Canadienne-Française vivant en Canada. — C'est là une question à laquelle je ne veux pas répondre, — j'aime mieux vous le dire tout simplement, — parce que je ne veux pas entrer dans des considérations qui pourraient peut-être froisser des opinions que je ne partage pas, mais que je respecte. Restons-en donc sur le fait, si vous voulez bien :

Les Canadiens-Français émigrent. Ils sont présentement un million aux Etats-Unis; tel est le fait, le fait

qu'il nous suffit de constater, le fait seul qui nous intéresse pour le moment, dans les conditions où il se réalise et non pas dans les raisons qui le déterminent.

En jetant un coup d'œil en arrière, il nous faut observer que les Canadiens, par leurs évêques et par leurs prêtres, ont été les apôtres et les pionniers de la civilisation et de l'évangélisation dans presque toutes les vastes contrées de l'Amérique du Nord. Le siège de Québec, qui fut illustré par tant de grands évêques et sur lequel se distingue aujourd'hui le premier cardinal canadien, l'Eminentissime et Révérendissime Taschereau, le siège de Québec a été pendant longtemps le seul pourvoyeur de la foi, je ne dis pas d'un diocèse, mais d'un territoire dont l'étendue, — veuillez retenir ceci, — doublait à peu près celle du continent européen. Aidés des religieux Récollets, du Séminaire de Québec, du Séminaire de Saint-Sulpice et du clergé séculier formé à ces deux apostoliques écoles sacerdotales, les Evêques de Québec dès l'origine de la colonie française, et plus tard les Evêques de Montréal, en particulier Mgr Bourget de sainte mémoire, ont envoyé des missionnaires, non seulement dans les Provinces Maritimes, à la Baie d'Hudson, au Labrador et au Nord-Ouest, mais encore, dans la Nouvelle Angleterre, le New-York, le Détroit, l'Illinois, le Michigan, la Floride, le Kentucky, le Minnesota, le Mississippi, le Missouri, l'Ohio, le Wisconsin, l'Orégon, le Vancouver. — J'en omets sans doute. — Pendant deux longs siècles, alors que tout était à créer, qu'un monde d'obstacles était à vaincre, que toute action civilisatrice, tout labeur d'évangélisation exigeaient des sacrifices surhumains, une abnégation absolue, un dévouement sans répit, le Canada Français a été le foyer d'où rayonnèrent partout, dans ces vastes contrées, la lumière, le progrès et la vie.

Au milieu du siècle dernier et au commencement du dix-neuvième, des missionnaires irlandais, allemands, belges, italiens et autres vinrent concourir puissamment à cette œuvre et la développer avec zèle, surtout aux Etats-Unis et dans plusieurs provinces du Haut-Canada. Point n'est besoin de dire combien les missionnaires français et canadiens saluèrent avec amour et reconnaissance la venue de ces nouveaux apôtres, sans pour cela abandonner le vaste champ de leur propre apostolat.

Les laïques canadiens suivaient les missionnaires partout où ceux-ci pénétraient. Ce sera toujours là le germe et le noyau de toute colonisation féconde et vraie; de sorte que l'on peut dire, en toute exactitude, que l'émigration des Canadiens a commencé à l'époque de l'établissement des missions chez les peuplades sauvages. Dès 1680, quand la colonie comptait à peine 2.000 familles, l'Intendant du Roi estime à 800 le nombre des Canadiens émigrés. En 1780, leur nombre, aux Etats-Unis, s'élève déjà à 4.500, et à 6.400 en 1850. C'est à partir de cette dernière année que le mouvement de migration des Canadiens vers les Etats-Unis a pris des proportions colossales.

L'émigration vers l'Ouest fut surtout agricole; l'émigration vers le Nord et l'Est fut presque entièrement industrielle et ne date guère que de vingt-cinq ou trente ans. Comme celle-ci fut formée d'un élément très pauvre, quoique fort moral et fort honnête, c'est cette catégorie d'émigrés que nous allons prendre pour objet de nos observations.

Dans les six Etats formant la Nouvelle Angleterre, — je me circonscris à dessein dans ces limites afin de vous donner des chiffres parfaitement positifs, — il y avait, en 1889, 58.857 familles canadiennes formant une population de 323.002 habitants; 180 écoles fréquentées par

26.050 élèves des deux sexes ; 34 académies dirigées par des religieux et des religieuses donnant l'éducation à 14.192 élèves ; — (en tout 214 maisons d'éducation et 40.242 élèves) ; — 10.770 chefs de famille propriétaires d'immeubles au montant de 18.356.346 de dollars ; — (c'est donc 1/6 des chefs de famille qui, dans la classe ouvrière immigrée, a pu devenir, en peu de temps, propriétaire d'immeubles) ; — 28.465 électeurs, autrement dit, Canadiens naturalisés ; 210 sociétés de secours mutuels, de bienfaisance et autres, comptant 30.840 associés.

La propriété mobilière de ce contingent est presque égale à la propriété immobilière.

Ajoutez à cela que les Canadiens de la Nouvelle Angleterre ont bâti de leurs deniers, exclusivement de leurs deniers, leurs églises, leurs écoles, leurs couvents, et autres établissements de bienfaisance, qu'ils ont pourvu à l'entretien de leurs pasteurs, aux dépenses du culte, aux frais du personnel enseignant et au bon état des maisons d'éducation. — Or, la valeur de ces maisons religieuses et d'éducation se chiffre par plusieurs millions de dollars ; et les frais annuels du culte et de l'enseignement à 300.000 dollars au minimum.

Dans l'Etat de New-York, il y a près de 100.000 Canadiens-Français presque tous industriels ou commerçants, et tous aussi bien partagés, sinon mieux, sous tous les rapports, que leurs frères de la Nouvelle-Angleterre.

Il est fort à propos de noter aussi que les Canadiens-Français forment la majorité catholique dans trois diocèses de la Nouvelle-Angleterre, ceux de Burlington, de Portland et de Manchester. — Comme détail à l'appui, le diocèse de Burlington, qui comprend l'Etat du Vermont, comptait, en 1890, 40.000 catholiques, dont 30.914 Canadiens-Français. Le diocèse de Portland, formé de l'Etat du Maine,

70.000 catholiques, dont 51.488 Canadiens-Français. Le diocèse de Manchester, Etat de New-Hampshire, 73.000 catholiques, dont 38.414 Canadiens-Français.

Les Canadiens sont aussi la majorité dans le diocèse d'Ogdensburg, faisant partie de l'Etat de New-York, puisqu'ils étaient 42.500, en 1890, sur une population catholique de 60.520.

Ces statistiques sont empruntées au *Sadlier's catholic Directory* de 1890, et au *Guide français de la Nouvelle-Angleterre et de l'Etat de New-York* de 1889-1890, publication commerciale faisant autorité.

Si maintenant vous pénétrez dans l'intérieur de ces familles canadiennes-françaises de la classe ouvrière, établies aux Etats-Unis sans esprit de retour, vous vous rendrez bien facilement compte des résultats de cet établissement, au point de vue matériel ; résultats qui sont le triple fruit et de leur travail, et de leur esprit de conduite, et du régime économique sous lequel elles sont heureuses de vivre. Jetons-y un rapide coup d'œil. — Ce n'est pas une monographie particulière que je viens vous en présenter ; c'est une inspection générale : et c'est généralement, en effet, que les détails suivants se trouvent être la pleine réalité des choses parmi tout ce monde d'humbles et de petits, au point de vue de leur bien-être et de leur position sociale.

Pour la nourriture, trois forts repas par jour, dont les aliments en pain, viande et légume sont d'irréprochable qualité, et dont l'apprêt est très hygiéniquement simple. Le thé, le café, le lait, la bière et l'eau forment la boisson courante. Au repas principal, celui de midi, c'est l'eau claire qui est d'usage. Il serait malheureux, avouez-le, que l'eau ne fût point en honneur dans ces contrées des grands lacs, des grands fleuves et des grandes rivières.

Les logements sont relativement spacieux, mais avant tout bien aérés et bien chauffés. — La ventilation et le chauffage sont une des grandes branches du progrès matériel en Amérique, et les classes les plus pauvres participent à ce progrès, y attachent avec raison une grande importance. — Le mobilier est commode, pratique et entretenu avec grand soin, je dirais presque, jalousement ; cet entretien est l'orgueil de la ménagère. Des tapis et des bains se trouvent à peu près dans chaque maison. C'est le luxe des classes même au-dessous de la moyenne, dans l'Amérique du Nord. Les tapis ne sont pas d'Aubusson ou de la Savonnerie : pour les moins aisés, ils sont confectionnés par les femmes à la maison ; et si vous voulez me permettre un jeu de mot, c'est la salle de bain qui forme la savonnerie de toute la famille : cela se passe hiérarchiquement.

Les vêtements sont de bonne qualité, mais, à la vérité, tendent graduellement à être luxueux. Il en est et il en a été toujours ainsi, je crois. « L'habit ne fait pas le moine », dit-on ; mais c'est par l'habit que se traduisent tout d'abord l'aisance et l'accroissement du bien-être matériel dans les familles, surtout aux pays où tout le monde s'habille de même et où le costume des classes est absolument chose inconnue. C'est ce qui vous explique pourquoi le clergé américain ne porte le costume ecclésiastique, la soutane, que dans l'exercice de son ministère sacerdotal ; en dehors de l'église, son action catholique et sociale se trouve bien du costume civil décent : personne ne s'y trompe, et tout le monde y gagne.

Au résumé, dans l'intérieur des familles ouvrières des Canadiens émigrés aux États-Unis et y ayant pris pied, c'est un bien-être évident, c'est presque un confort dont on n'a pas l'idée, dont il n'existe, peut-on dire, pas trace parmi la population laborieuse de l'Europe.

Les Canadiens des Etats de l'Ouest, la plupart cultivateurs et propriétaires de leurs champs, sont plus heureux encore que ceux de la Nouvelle-Angleterre et de l'Etat de New-York ; c'est dans l'ordre de la fonction. Comme ceux-ci, ils ont leurs églises, leurs pasteurs, leurs écoles, leurs sociétés, leurs associations *nationales*.

Eh bien ! ce qui est vrai des Canadiens l'est des autres émigrés, spécialement de ceux qui savent se grouper territorialement, s'organiser en paroisses, fonder des écoles, instituer des sociétés économiques, scientifiques, musicales, littéraires, le tout : *nationales*.

Une parenthèse au sujet des écoles. Les catholiques et les protestants qui soutiennent des écoles libres sont astreints à la contribution de la taxe des écoles publiques ; mais, j'en suis convaincu, le temps n'est pas éloigné où cette contribution sera distribuée entre les différents cultes dans de justes proportions. On compte aujourd'hui, aux Etats-Unis, près de 4.000 écoles, académies ou collèges catholiques ; ce nombre serait presque doublé si toutes les paroisses comprenaient le danger des écoles publiques. Fait remarquable : ce ne sont pas toujours les paroisses riches et bien établies qui mettent le plus d'empressement à se doter d'écoles paroissiales.

Du reste, la question scolaire n'a pas dit son dernier mot aux Etats-Unis ; on peut être plein d'espoir qu'elle nous réserve des aperçus de haute vue, des solutions de grand progrès. Et si vous me demandiez sur quoi se fonde cet espoir, je vous répondrais *a priori* qu'il ne peut en être autrement au cœur d'un peuple en qui sont fermement incarnés les trois principes de l'éducation. — Le premier de ces principes c'est que l'éducation est obligatoire, dans ce sens qu'elle est le *droit* et le *devoir* de tous et de chacun ; — le second, c'est que le sentiment de la justice est

tel, en cette matière, que les enfants eux-mêmes ont, dans une *juste* mesure (sans quoi ce ne serait plus la justice), voix au chapitre en ce qui regarde l'éducation appropriée à leurs aptitudes naissantes ; — et le troisième, enfin, c'est qu'en cela, comme en tout progrès, l'autonomie administrative et législative des Etats, qui constitue la première force de la Constitution Américaine, est une garantie d'expériences fécondes, de diversités concordantes aux intérêts et aux besoins, et, partant, d'émulation bienfaisante.

III

Mesdames et Messieurs, à travers l'intérêt très sympathique que vous me faites l'honneur de prendre à cet ensemble de détails sur le sort de l'émigration aux Etats-Unis, je vois, je crois apercevoir le sentiment patriotique qui vous émeut. « Est-ce que nos compatriotes, est-ce que les Italiens » — vous dites-vous en vous-mêmes, n'est-ce pas ? — « ne pourraient arriver au même état de vie en émigrant, comme ils font si nombreux, en Amérique ? Est-ce qu'ils ne pourraient pas toucher leur part des mêmes avantages, parvenir, avec les mêmes aides, à des conditions sociales aussi favorables ? » Eh bien ! je n'hésite pas un instant à vous répondre : Oui, très certainement ; et dans cette affirmation, ce n'est pas ma voix qui vous parle, c'est celle d'un des vôtres, d'un des meilleurs des vôtres.

Un évêque, un vaillant évêque, qui est en même temps un de vos grands citoyens, s'est levé au milieu de vous. Au nom de la Patrie et de l'Humanité, il demande à l'Italie de se rappeler ses enfants exilés, de les suivre d'une pensée généreuse et d'un amour intelligent sur la terre étrangère, afin de leur procurer, non pas tant des secours, mais, ce qui

est bien mieux, les moyens d'y vivre heureux, considérés et respectés. La voix de cette âme vraiment épiscopale, de ce cœur vraiment patriotique, l'appel de ce grand Italien, — c'est le titre que vous lui donnez tous, — a trouvé déjà un chaleureux écho au milieu de sa noble province, et cet écho va se répercutant d'un bout à l'autre de la Péninsule. Partout se forment des comités de patronage en faveur des émigrants italiens ; patronage auquel s'associeront, sans doute, de plus en plus tous ces grands noms qui, sur cette terre classique des aspirations généreuses et de la foi plus généreuse encore, ont, dans le présent comme dans le passé, une signification qui touche de près à l'harmonie sociale de l'Europe. Rome donne l'exemple. Il n'était pas douteux qu'elle le fit. Ce qui commence avec tant de bonheur et de promesses va grandir, se développer et produire des fruits abondants. La première floraison du nouvel arbre d'apostolat patriotique nous en donne l'assurance.

L'Œuvre fondée à Plaisance fait déjà un bien considérable à New-York, à Boston, à Providence, à Cincinnati, à Buffalo, à la Nouvelle-Orléans. Je le dis parce que je le sais ; et c'est aussi parce que je le sais que je me permets d'ajouter, dans une liberté de langage que vous me pardonnerez en vue de l'intention de dévouement qui me la dicte : Les missionnaires du *Séminaire Christoforo-Colombo* font déjà beaucoup de bien en Amérique ; mais il était temps qu'ils parussent : vous étiez en retard, extrêmement en retard, sur le chapitre de la sollicitude que méritent vos émigrés, dont le nombre augmente chaque jour. Oui, vous me pardonnerez cette constatation, parce que je me présente devant vous, ici, comme le témoin de vos frères de l'autre côté de l'Océan, le témoin de leurs souffrances, de leur misère et de leur abandon ; et songez que la fondation de Mgr Scalabrini ne date que d'hier.

Ce qu'étaient, avant l'arrivée de ces missionnaires, les Italiens émigrés aux Etats-Unis, ce qu'étaient beaucoup d'entre eux du moins, ce qu'on peut même considérer hélas ! comme le gros de leur contingent ? — Un des nombreux journaux quotidiens qui se publient actuellement à Rome donne en feuilleton un roman de M. Adolfo Rossi intitulé « *L'America sconosciuta*. » Je ne sais au juste ce que vaut le roman en lui-même : il me fait un peu l'effet d'être du genre naturaliste, ce qui, paraît-il, est une des conditions du succès des romanciers du jour ; mais ce que je puis vous affirmer c'est que les détails si navrants, si douloureux, je dirai même si horribles, qui s'y lisent sur ce qui se passe dans le quartier italien de New-York est la vérité : c'est du *vérisme*, comme vous dites dans votre belle et claire langue.

C'est donc un travail de rénovation qui est commencé ; et Dieusait si ce travail demande des efforts, de la persévérance et du temps ! Mais ce qui donne espoir, c'est que ce travail est salué avec une profonde gratitude par tous ceux qui aiment l'Italie. Ceux même qui sont indifférents en matière religieuse applaudissent, encouragent, viennent en aide, apportent leurs concours et leurs aumônes, bien mieux, se sentent remuer jusqu'au fond des entrailles. A New-York j'ai vu un Italien richissime ; — en Amérique on devient quelquefois richissime : ce superlatif du mot a même été, je crois, inventé pour cette partie du monde ; — n'importe, cet heureux du jour, cet arrivé de votre nationalité d'origine se croyait libre-penseur. Il assista pourtant à l'inauguration de la première église italienne. Savez-vous ce qu'il y fit ? — Il pleura à chaudes larmes ; son émotion ne pouvait se maîtriser et il me disait : « L'Œuvre de Plaisance, c'est la plus belle Œuvre religieuse et nationale de ma chère Italie ! »

Oui, c'est pour l'Italie une œuvre religieuse et nationale ; et voilà pourquoi, Messieurs, la femme y apportera parmi vous son concours indispensable. Je ne vais pas entreprendre de vous établir la réalité, la substantialité du rôle social de la femme ; vous en êtes tous aussi convaincus que moi-même. Mais, si comme moi vous admettez, ce dont je ne saurais douter, que la civilisation et l'Évangile forment une équation, sont deux termes inséparables l'un de l'autre, il vous suffira, d'une part, de réfléchir quelques instants à ce qu'est, à ce que doit être la femme dans la synthèse évangélique, et d'autre part, à constater cette évidence que le problème de l'émigration est un problème d'ordre social, un des côtés du grand et si multiple problème de la civilisation contemporaine ; il vous suffira, dis-je, de mettre en contact ces deux courants d'idées, pour en faire jaillir dans vos esprits, et surtout dans vos cœurs, Mesdames, combien peut être efficace et conquérante la force, l'impulsion, la flamme de l'élément féminin dans la question qui nous occupe, dans la cause des masses émigrantes de vos compatriotes. Et d'ailleurs, — pouvez-vous y songer sans émotion, — de ces masses émigrantes, les femmes et les enfants forment une si grande part ! Mgr Bourget, qui était, il y a quelques années, évêque de Montréal au Canada, et qui fut un saint, un infatigable, un merveilleux civilisateur, écrivait un jour cette parole qui est vraiment une formule d'ordre social chrétien et que je livre à vos méditations dans toute son ampleur et dans toute sa profondeur : « *La femme religieuse suit l'homme apostolique.* »

Il ressort enfin de toutes ces notions à peine effleurées, mais sur lesquelles il n'est pas besoin d'insister devant un auditoire tel que le vôtre, que moins que jamais, dans le temps où nous vivons, les laïques ne doivent rester indiffé-

rents et inactifs. Non seulement ils ont le droit, non seulement ils ont le devoir d'apporter l'activité de leur intelligence et l'intervention de leur dévouement dans les questions vitales de la civilisation, dans les rapports de l'Eglise et de l'Etat, dans la concordance qui lie l'une à l'autre l'idée de religion et l'idée de patrie ; mais ils n'ont plus la possibilité de faire autrement ; et c'est bien là un des signes les plus assurés que, quelles que soient les épreuves que le monde moderne puisse avoir à traverser, la Providence réserve à l'avenir des forces et des espérances supérieures à tout ce dont disposait le passé. — C'est de ce sentiment intime que je trouve noblement empreintes les belles pages publiées par M. le marquis Crispolti sur « *Il laicato cattolico italiano*. » Or, une part, une franche et large part de cette vibration des cœurs italiens se traduisant en appui, en protection, en concours apporté à l'Œuvre de l'émigration italienne, n'est-ce pas ce qui correspondrait le mieux à vos vœux les plus chers, à vos attachements les plus inébranlables ?

Oh ! si vous saviez combien ces pauvres émigrés aiment cette patrie qu'ils ne reverront peut-être jamais plus ! Si vous saviez combien la religion de leurs pères a d'indestructibles racines au fond de leur âme ; combien peu de culture elle demanderait pour faire refleurir sur la terre étrangère l'espérance et la paix, au milieu des délaissements de leur nouvelle existence, à travers les ronces et les épines de leur ingrat labeur ! Si vous pouviez saisir ce qu'il y a de profond dans les battements de leur cœur, lorsque vient s'interposer entre leurs souvenirs, qu'ils soient amers ou doux, et leur lutte pour la vie, une parole, une image, une chanson, un rien qui leur rappelle le sol natal ; combien, en un mot, tout ce qui effleure pour eux l'au-delà de l'Océan les transporte invinciblement vers l'au-delà de cette vie !

J'étais, un jour, en tournée dans les montagnes, à la recherche, ou plutôt simplement au service des âmes, selon le plus élémentaire devoir de mon ministère sacerdotal. La nuit approchant, je m'étais arrêté chez une famille polonaise, près d'une exploitation assez considérable de fours à chaux, occupant, dans ce massif, des ouvriers de différentes nations. Le modeste repas venait à peine d'être terminé sous le toit de cette famille, que j'entendis dans le lointain des chants et de la musique qui m'émurent profondément : ils me rappelaient Naples, sa baie, son ciel, et son populaire si joyeux si affable, si perspicace et si insouciant ! M'étant informé d'où venait ce concert, j'appris que vers le sommet de la montagne se trouvait, perdu dans les bois, un hameau où habitaient quelques Italiens. Je ne pus attendre au lendemain ; et séance tenante je me mis en route, ayant pour me guider, dans cette excursion nocturne, les chants napolitains qui ne cessaient de frapper mon oreille. La physionomie de l'habitation et la sauvage solitude du site étaient peu rassurantes ; mais, me rappelant ces paroles de Goethe : « Là où l'on chante, reposez-vous : les mauvaises gens n'ont pas de chansons », j'entrai malgré l'heure tardive. La première surprise de mon apparition se dissipa comme par enchantement dès que je prononçai quelques paroles en italien. Puis, lorsque j'eus fait savoir que j'étais prêtre, je ne puis vous dire l'accueil qui me fut fait ; j'étais, du premier coup, de la famille. La conversation ne tarissait pas, et surtout, chacun me demandait si j'avais vu son village, son campanile, son baptistère et son *campo santo*. Tous ces yeux me dévoraient, comme si j'avais pu transporter dans les miens un reflet du ciel dont la vue manquait toujours tant à ces braves cœurs. — Sous le chaume enfumé, une image avait la place d'honneur ; c'était l'image

de la Madone emportée d'Italie. « C'est notre force », — me disaient-ils, — « c'est notre bien ; près d'elle, nous sentons moins le poids du jour ; près d'elle, nous nous résignons ; près d'elle, nous pouvons encore chanter et jouer de la mandoline ; près d'elle, nous ne devenons pas de méchantes gens. »

Je leur annonçai que le lendemain matin je dirai la messe dans la salle à manger de l'auberge du chantier, ce que l'on appelait « la Pension des Fourneaux », et que je commencerais dès l'aube à entendre les confessions. Ils m'accompagnèrent tous sans exception à ce rendez-vous ; plusieurs d'entre eux, depuis des années, n'avaient pu ni voir un prêtre, ni approcher d'une église. Dès quatre heures du matin, j'étais au poste. Ils *passèrent* les premiers ; les Canadiens, les Polonais les suivirent ; et pas une âme de ce groupe perdu dans la montagne ne voulut se priver du bonheur de recevoir la communion ; et pendant le saint sacrifice, chaque fraction du groupe chanta, tour à tour, dans sa langue les pieux cantiques du pays natal.

Quand je quittai ce coin de forêt où je vécus quelques heures d'une inoubliable joie, les Italiens, fidèles à l'usage de leur pays, me baisèrent les mains, et je les sentis toutes mouillées de leurs larmes. Laissez-moi vous le dire sans phrase comme sans hésitation : en cet instant, il me sembla qu'une nouvelle consécration s'ajoutait à celle que reçurent mes mains le jour où je fus ordonné prêtre, et je sentis en moi comme l'imposition d'une force supérieure me donnant l'ordre d'aller et de tout faire pour que les bénédictions et le pain de vie ne manquassent jamais à tant de pauvres émigrés, oubliés, abandonnés, en quelque sorte perdus pour leur patrie native, sur la terre de leur patrie d'adoption.

Messieurs, je vous le répète, je ne suis pas un rêveur, et

je n'ai pas même le droit de l'être un seul instant, dans cette question de l'émigration aux Etats Unis ; car j'ai touché du doigt encore plus la misère morale que la misère physique qui s'exhale des foyers de l'émigration prise à son débarquement sur le sol étranger, de l'émigration livrée à elle-même, sans secours, sans direction, sans guide, sans soutien, et, pour tout dire en un mot, sans amour. Soyons logiques : devant la misère, devant l'expatriation pour cause de misère, est-ce que tous les contingents ne se ressemblent pas ? est-ce que toutes les races, toutes les nations, n'ont pas cette triste similitude : des haillons sur le corps et du fiel dans le cœur ? Oh ! je la connais l'exclamation mondaine qui se fait entendre, et que n'ont pas même la pudeur de pousser à voix basse ceux qui jettent un coup d'œil de satisfaits sur l'entrepont d'un navire où sont parqués des émigrés comme un bétail humain : « Quel sale peuple ! »

Eh bien ! soyons logiques, vous dirai-je encore ; admettons que l'intérieur de ces âmes soit aussi délabré, aussi repoussant, aussi sale, que se montre à vos yeux l'extérieur de leur entassement. Et tout d'abord : à qui la faute ? pourrai-je répondre à ces dégoûts. Et surtout : n'est-ce pas une raison de plus, une raison absolue, de laver ces souillures et de les transformer en propretés physiques et morales ? Et qu'est-ce que l'hospitalité, qu'est-ce que la civilisation, qu'est-ce que l'évangélisation des pauvres, cette clef de voûte de l'ordre social selon le témoignage textuel du Verbe éternel, sinon ce lavage, ce désinfectant, cette purification des âmes et des corps, des mœurs et des habitudes, des arcanes spirituels comme de l'existence temporelle de l'humanité ? Il faut si peu d'efforts pour y arriver ! Et partout, de quelque nation qu'il s'agisse, les résultats de ces efforts sont si resplendissants et si rapides !

Dans ce beau psaume du *Miserere*, que ne cessent de redire toutes les confessions chrétiennes, parce qu'il répond au cri intérieur de toutes les souffrances humaines, souvenez-vous de ce verset qui renferme tout un monde de pensées et qui pourrait bien former, à lui seul, un programme parfait des relations des hommes entre eux : « Tu me laveras, et je deviendrai plus blanc que la neige. *Lavabis me, et super nivem dealbabor.* » Et le Psalmiste ajoute comme corollaire — l'indication en est encore bien précieuse en ce qui touche à la manière dont les infortunés demandent, demandent impérieusement, à être traités : — « Tu donneras à mon entendement l'allégresse et la joie, et alors mes os humiliés exulteront. *Auditui meo dabis gaudium et lætitiā, et exultabunt ossa humiliata.* »

Les Italiens, dont on médit, comme des autres peuples, quand on ne les connaît pas, quand on ne veut pas surtout se donner la peine de les connaître, ont sur d'autres races l'avantage d'être sobres, honnêtes et respectueux ; ils sont intelligents, sensibles et aptes au travail. Aussi, sont-ils très estimés par les industriels et les entrepreneurs de travaux publics. On les choisit de préférence pour les terrassements, les constructions de chemins de fer, d'aqueducs, de ponts et chaussées, pour l'extraction et la taille de la pierre ou du marbre. Ils sont également recherchés dans la fabrication des tissus de laine, de coton ou de soie. Enfin, dans certaines parties de l'Amérique, les travaux agricoles sont tout à fait conformes à leur tempérament.

Bref, l'important pour nous tous, — je dis pour nous tous, — est d'être bien convaincus que partout où l'on pourra grouper aux États-Unis les émigrés italiens, leur permettre et leur faciliter les moyens de s'organiser en se disciplinant eux-mêmes, et surtout d'éviter l'oppression, le marchandage, l'exploitation de leurs bras et de leurs sueurs par le

croupissement lâchement intéressé de leurs âmes et de leurs intelligences, partout, en un mot, où la religion de leur terre natale viendra au-devant des bons instincts de leur caractère natif, ils formeront, dans l'ensemble de l'immigration américaine, un élément magnifique et, je ne crains pas de l'affirmer hautement, un contingent modèle.

Les essais où ces conditions ont déjà commencé à être franchement mises en valeur donnent des résultats les plus satisfaisants. Alors, une réelle sympathie s'établit entre les Yankees et eux ; alors, l'harmonie se dessine — (quoiqu'à des degrés divers, ce qui est une question de race ; mais toutes les races ont des points communs) — entre eux et les autres nationalités, et l'antagonisme ne se montrera pas là où l'émulation triomphera. — Je dois dire, par expérience, que l'accord se fait pour ainsi dire tout de suite entre les Italiens et les Canadiens. Les raisons seraient faciles à expliquer, si j'en avais le temps ; mais qu'il vous suffise de savoir qu'une de ces raisons, qui est en même temps une preuve, c'est que les Canadiens mettent sans hésiter leurs églises au service des Italiens et leur ouvrent leurs écoles, quand les occasions s'en présentent.

J'ajouterai que beaucoup d'Italiens occupent dans l'Amérique des positions élevées dans le commerce, la grande industrie, les banques ; et aussi que, pour le développement des arts, des sciences et des professions libérales, l'Italie a certainement en Amérique son rôle marqué, et l'Amérique bien des progrès à s'approprier du contact des fils de l'Italie.

IV

Il me paraît utile d'aborder maintenant avec vous quelques considérations relatives à l'esprit américain, dans ce qui caractérise l'immensité de son essor industriel et

économique. Je crois être en mesure de vous fournir quelques indications non pas inconnues, mais peut-être insuffisamment connues.

Si la Constitution et l'esprit public des Etats-Unis de l'Amérique du Nord offrent de précieux avantages aux populations étrangères qui émigrent sur leur sol, il serait puéril de n'y pas considérer, de la part des Américains, un calcul qui n'est pas moins savant que généreux.

Ouvrir ses portes toutes grandes à des peuples qui ont vécu dans l'enchaînement des multiples déductions de l'ordre matériel, intellectuel, moral et religieux ; qui ont lutté pendant des siècles pour développer chez eux les forces de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, du travail humain, en un mot, sous ses divers aspects et passant par des régimes divers ; à des peuples qui se sont élevés très haut dans les arts et dans les sciences, qui en ont possédé à peu près toutes les spécialités par une culture intensive ; qui ont fait, quoique plus d'une fois à leurs dépens, toutes les expériences de la vie sociale et politique ; donner la plus facile hospitalité soit aux couronnements, soit aux débris de toutes les activités progressives, et s'adapter en outre à soi-même, pour le service de ses propres relations commerciales, tous les tempéraments, toutes les langues, tous les liens nationaux de ces différents peuples ; avouez que c'est bien ce que l'on peut appeler de la haute, de la très haute philosophie pratique, de la grande, de la très grande politique. Filtrer à son profit l'habileté, les aptitudes, la science, les lumières et les énergies de toutes les nations civilisées du globe, n'est-ce point une fortune inouïe ?

Et voyez aussi dans la pratique ! — L'Américain se fait un jeu d'aplanir les collines et de combler les vallées pour s'ouvrir des chemins, de jeter des ponts

gigantesques sur des fleuves immenses, de percer des montagnes de granit, de creuser des ports de mer en pleine terre, de canaliser des eaux qui paraissent indomptables, et de créer des rivières factices à travers des landes. Il est arrivé à être le premier virtuose de la vapeur et de l'électricité, et à les manier avec la même désinvolture, avec le même doigté pour les entreprises les plus colossales et pour les plus menues. Par exemple, il perce un isthme, fait passer tout un train à la nage sur un ponton, ou transborde à quille sèche et par voie ferrée, d'une mer à l'autre, un grand vaisseau sans le décharger ; tout aussi bien que qu'on allume son cigare, et qu'on fait marcher sa machine à coudre à domicile. Il voit défiler automatiquement devant ses yeux, sur un ruban de papier sans fin, les nouvelles du monde entier, pendant qu'il déjeune ou qu'il réfléchit, les mains dans ses poches et les pieds sur son bureau. Eh bien ! qu'augurer de ce superbe domptage, de cette merveilleuse domestication des forces de la nature ? ou plutôt, comment l'Américain asservit-il ces forces à la promptitude de sa décision, si ce n'est par ce qu'il a pu s'assimiler les découvertes, les études et le génie de tous les peuples ? Ainsi armée devant les obstacles, sa propre valeur bat son plein, car c'est un brave : il ne recule jamais ; c'est là sa caractéristique.

Et les occasions de déployer cette bravoure se multiplient à chaque pas. Faut-il abriter, et abriter confortablement, une multitude considérable d'agriculteurs, d'ouvriers, de commerçants, qui viennent brusquement ouvrir un territoire à la civilisation, s'y installer en masse, en prendre possession sans perdre une minute et y faire circuler, du soir au matin, tous les courants d'un état social nouveau ? tout est prêt, tout est organisé, le travail est dis-

tribué à chacun, et, en vingt-quatre heures, une ville se trouve bâtie de toutes pièces.

Voulez-vous que je vous raconte, en quelques mots, le spectacle d'une de ces féeries positives et tangibles de l'aptitude américaine à gagner les batailles de la volonté contre les inerties de la matière ? C'est un spectacle dont j'ai été le témoin oculaire en 1876.

La passe du détroit nord de Long-Island n'offrait pas le tirant d'eau nécessaire pour permettre de la franchir à la flotte marchande de l'Atlantique ; un immense rocher sous-marin en formait le fond et ne lui donnait qu'une profondeur tout à fait insuffisante. Un ingénieur fut chargé d'en avoir le cœur net. Quarante-un tunnels, de 2,000 mètres de longueur chacun, furent creusés dans cette masse rocheuse ; 17,000 chambres de mine y furent également pratiquées, et 25,000 kilogrammes de matières explosibles furent logés dans ces cavités improvisées. Puis treize batteries électriques furent établies, communiquant avec tout ce réseau de tunnels et de chambres. Après quoi, le peuple fut convoqué en masse à l'acte final de l'entreprise. Nous étions là des millions de spectateurs échelonnés sur le rivage et occupant des lieues et des lieues de terrain. Une même émotion agitait toutes ces âmes, et au premier abord, un même sentiment de déception semblait s'être emparé de la masse. Songez, c'est déjà bien vieux ; il y a quinze années ! Il n'y avait rien en vue ; on s'était imaginé apercevoir une machine formidable, un appareil proportionné à la puissance de l'obstacle à vaincre, quelque monstre de mécanique pour terrasser le monstre sous-marin. Assurément, le coup était manqué ; on n'était pas prêt ; ce serait pour une autre fois, car on ne voyait rien, vous dis-je. Je me trompe. Au loin, sur le bord de la mer, on apercevait, isolée, une tribune, et à côté une mince et

haute bigue, ce que vous appelez chez vous un mât vénitien. Voilà que le drapeau américain est hissé au haut de la bigue. Tous les regards interrogent en silence ce point minuscule. On distingue une enfant à peine au sortir du berceau prendre, seule, place dans cette tribune : c'était la petite Marie Wilson, la fille de l'ingénieur. Du pied de la tribune, son père lui fait un signe ; l'enfant obéit et pose son petit doigt sur un bouton invisible. Au même instant, et pour ainsi dire du même choc et de la même étincelle, un prodigieux soulèvement des eaux se produit dans l'Océan et une immense acclamation retentit dans les airs. C'était fait ! 50,000 mètres cubes de rochers étaient pulvérisés, et la passe de Long-Island ouverte aux navires du plus fort tonnage.

Abordez, nobles pavillons de toutes les nations du monde ! Peuples de l'Europe, amenez-nous vos fils qui sont à la fois, — car c'est là le sort du genre humain, — l'orgueil de votre race et la douleur de vos entrailles. Qu'ils viennent à nous : ils nous apportent, dans une belle mesure, la gloire de leurs antiques luttes pour la civilisation, et le génie de leurs traditions historiques ; Dieu nous permet de leur donner, en échange, le travail dans la liberté et la liberté par le travail. — Il n'y a plus d'océans.

Vous m'accuseriez peut-être de vous faire de la poésie, si je ne vous disais rien de plus, si je vous dissimulais les difficultés de ce régime dans lequel le travail et la liberté semblent vouloir lutter de vitesse, et si, en vous parlant du génie créateur du peuple américain, j'évitais d'arrêter un instant mes regards devant vous sur les écarts de ce génie. — En prenant le mot de poésie dans sa signification étymologique, qui est celle de création, l'on doit bien accorder à l'Américain la poésie de l'idée civilisa-

trice; mais il faut aussi tenir compte chez lui des déviations de cette idée.

La capitale de ces déviations est le monopole, le monopole qui est, du reste, la grande plaie économique de notre siècle. Je ne m'arrêterai pas à examiner ce qu'on appelle les grands monopoles américains, ces monopoles auxquels on a donné, — est-ce par antiphrase ou pour en préparer le châtiment? — le nom de royautés, tels que les monopoles des chemins de fer, des télégraphes, ou des matières extraites des tréfonds du sol : la houille, le pétrole, les métaux précieux. Ce sont là de très graves questions, des questions chargées de menaces, il n'y a point à se le dissimuler, pour la paix sociale des Etats-Unis.

Mais je ne dois pas oublier que je n'ai à vous dire ici un mot que des monopoles, ou tendances de monopoles, qui se rapportent directement à la vie des classes laborieuses, qui frappent par conséquent le pauvre, le manouvrier, l'émigrant. Il s'agit du commerce des grains et de la viande. Or, déjà par le fait des tentatives de monopole sur ces denrées, on paye, aux Etats-Unis, au prix de 5 à 6 dollars un baril de farine de froment, que l'on devrait pouvoir se procurer au prix de 2 ou 3 dollars au plus. Ainsi le pain, qui coûte actuellement 5 sous la livre de 16 onces, n'en devrait coûter que 2 ou 3. Les viandes, qui se paient, selon les morceaux, 5, 12, 15, 20, 25 sous la livre, seraient, sans les monopoles, facilement accessibles à 2, 6, 7, 10 et 12 sous. C'est donc en définitive le 100 pour 100 que les monopoles prélèvent sur ces deux éléments essentiels de la vie alimentaire courante. — Il n'y a pourtant pas lieu de s'effrayer outre mesure de cette situation, qui, je le répète, est une injustice flagrante; car, dans un pays où le gouvernement est l'expression réelle et non pas factice de la force populaire, ces monopoles ne sauraient subsister

longtemps. On peut même dire qu'ils ont vécu ; ils sont jugés et condamnés ; nul parti ne se maintiendra, d'ici à peu, au pouvoir, qu'à la condition de les abolir.

V

Ce qu'il y a de plus intéressant à étudier aujourd'hui, en Amérique, au point de vue matériel, et qui ouvre des horizons tout à fait nouveaux à sa politique internationale ; ce qui, par conséquent, peut avoir des effets méritant quelque prévision sur la question de l'émigration qui nous occupe ici, c'est le commerce extérieur de la grande République. J'aborde donc la dernière, mais aussi la plus sérieuse partie de cette conférence, et je vais être obligé d'aligner devant vous quelques chiffres. Je vous prie de vouloir bien me conserver encore quelques instants votre attention qui m'est si flatteuse.

Jusqu'à ces derniers temps, les Etats-Unis se sont appliqués à développer leur commerce intérieur, et leur commerce extérieur a été plutôt négligé. C'était fort sage. Ne faut-il pas d'abord pourvoir aux nécessités, à la bonne façon, à l'aisance intérieure du foyer, avant de penser à faire parler de soi et à se répandre au dehors ? — Aujourd'hui, le foyer est amplement pourvu, et la production dépasse de beaucoup ses besoins ; c'est le signe certain de la stabilité dans la richesse, si quelque accident imprévu ne survient pas. Il faut donc choisir entre deux alternatives : ou cesser de produire autant, ou déverser une partie de ses productions au dehors.

Produire moins, c'est paralyser le travail et tarir, du coup, la source de l'aisance publique. Cette alternative s'écarte donc d'elle-même. — Reste la seconde : ouvrir des issues extérieures au surplus, à l'excédent de la

production intérieure. Et vraiment, le salut économique est là, non seulement pour les États-Unis, mais encore pour toutes les nations qui ne veulent pas traîner une existence chétive à l'arrière-garde de la civilisation, ou se cantonner dans une oasis impénétrable, si tant est que ces oasis existent.

Mais ces issues, ces débouchés, où se les approprier aujourd'hui, alors que l'on ne trouve plus de marchés sans y rencontrer des rivaux, des concurrents qui offrent leurs produits dans des conditions de vente ou d'échange à peu près uniformes ? Tout est nivelé dans l'industrie : les progrès et les valeurs. Le succès, la réussite, ne peut donc guère venir ni d'une production meilleure, ni d'une production moins coûteuse, à peu de chose près du moins. Et puis, presque partout, l'industrie a marché plus vite que le commerce, et la fabrication a plus de souffle que le débit des objets fabriqués. Or, comme l'on ne peut ralentir la marche de l'industrie sans affamer les masses laborieuses, l'on est fatalement poussé à accélérer la marche du commerce. Ainsi que le démontre admirablement M. Leghait, ministre de Belgique à Washington, dans un rapport extrêmement remarquable auquel je puise à pleines mains pour vous faire bénéficier de son mérite, la lutte se transporte, à peu près partout, du terrain industriel sur le terrain commercial. Il n'y a pas à philosopher sur cette situation ; on est forcé de la constater, et il s'agit d'y voir clair sur son compte.

C'est ce dont, à l'heure actuelle, les États-Unis se sont parfaitement pénétrés. Tout le monde y est aujourd'hui convaincu que l'exportation s'impose enfin sans l'ombre de conteste, et qu'il faut par conséquent en préparer les moyens, vite et dru. Désormais, le gouvernement, c'est-à-dire la nation, — car c'est la nation qui gouverne, — devra

participer par tous les moyens à une extension de son commerce extérieur.

Un bill est donc sorti des entrailles de cette situation. Il a commencé, comme cela arrive pour tout ce qui est un peu brusque, à créer assez d'émoi au dedans, et beaucoup de malaise, beaucoup d'inquiétude au dehors. — A l'intérieur, on a dit : « C'est une mesure trop hâtive, rien n'est assez préparé. » Et ces appréciations étaient effectivement fondées. — Au dehors, surtout en Europe, on a dit : « C'est une indignité, c'est une déclaration de guerre ; on nous en veut donc bien ! » C'était une erreur d'optique. Eh non ! les Etats-Unis n'en veulent ni à l'industrie ni au commerce de l'Europe. Voilà ce qu'il faut bien se mettre dans la tête.

Que veulent-ils donc ? — Mais tout simplement l'extension nationale de leur commerce extérieur. Or, il se rencontre, — c'est là le point important à noter, — que, pour les Etats-Unis, les intérêts et le commerce extérieur sont plus particulièrement, et de beaucoup, du côté des Amériques, de l'Océanie et de l'Asie, que du côté de l'Europe. Et voilà tout.

Que les Etats-Unis, pour servir leurs propres intérêts, orientent leur convoitise commerciale vers les autres pays du continent américain, et que, pour s'y concentrer, ils la détournent du continent européen, c'est assez naturel ; il y a là une action protectrice pour eux et nullement agressive pour personne.

Pour vous faire toucher du doigt ce phénomène économique, voici, en trois tableaux, la statistique du commerce extérieur des Etats-Unis pendant l'année dernière, c'est-à-dire du 1^{er} juillet 1889 au 30 juin 1890 :

IMPORTATION ET EXPORTATION DES PRODUITS INDIGÈNES

(Du 1^{er} Juillet 1889 au 30 Juin 1890)

N. B. — Ne sont pas compris les métaux précieux.

— L'ÉVALUATION EST EN DOLLARS —

Tableau A

AVEC L'EUROPE

	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS
Grande-Bretagne	186.489.000	444.459.000
Allemagne.....	98.838.000	84.315.000
France	77.672.000	49.013.000
Pays-Bas.....	17.029.000	22.488.000
Belgique	9.336.000	26.140.000
Suisse.....	14.442.000	22.000
Autriche-Hongrie.....	9.331.000	946.000
Russie.....	3.307.000	10.534.000
Italie.....	20.330.000	12.974.000
Espagne.....	5.289.000	12.736.000
Portugal	1.418.000	3.892.000
Reste de l'Europe	6.506.000	9.765.000
TOTAL.....	\$ 449.987.000	677.284.000

Excédant des EXPORTATIONS : 227.297.000.

(Mouvement combiné des importations et exportations
réunies : 1.127.271.000.)

Tableau B

AVEC LES PAYS AMÉRICAINS

	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS
Amérique du Nord Anglaise....	39.397.000	38.545.000
Mexique.....	22.691.000	12.666.000
Amérique centrale.....	8.052.000	5.104.000
Cuba, Porto-Rico.....	57.855.000	14 917 000
Antilles Anglaises.....	14.865.000	8.075.000
Haïti et République Dominicaine.	4.372.000	6.028.000
Etats-Unis de Colombie.....	3.575.000	2.522.000
Venezuala.....	10.967.000	3.984.000
Brésil.....	59.319.000	11.903.000
République Argentine.....	5.402.000	8.323.000
Reste de l'Amérique.....	11.880.000	14.972 000
TOTAL..... \$.	238.375.000	127.039.000

Excédant des IMPORTATIONS: III 336.000.

(Mouvement combiné des importations et exportations réunies: 365.414.000.)

Tableau C

AVEC L'ASIE, L'AFRIQUE ET L'AUSTRALIE

	IMPORTATIONS	EXPORTATIONS
Iles Sandwich.....	12.314.000	4.607.000
Japon.....	21.103.000	5.227.000
Chine (y compris Hong-Kong) ..	17.230.000	7.379.000
Iles Philippines.....	11.593.000	122.000
Indes Orientales Anglaises.....	20.804.000	4.655.000
Australie Anglaise.....	4.278.000	11.168.000
Autres pays.....	13.626.000	7.813.000
TOTAL..... \$.	100.948.000	40.971.000

Excédant des IMPORTATIONS: 59.977.000.

(Mouvement combiné des importations et exportations réunies: 151.919.000.)

J'ajouterai un quatrième tableau qui a son intérêt ; c'est celui des principaux articles importés et exportés.

Tableau D

PRINCIPAUX ARTICLES IMPORTÉS ET EXPORTÉS EN 1889

(En chiffres ronds de millions de dollars)

ARTICLES IMPORTÉS		ARTICLES EXPORTÉS	
Sucre	93	Coton	237
Café.....	74	Céréales.....	123
Lainages	52	Viande.....	89
Objets de fer.....	43	Pétrole.....	49
Produits chimiques ..	39	Objets de fer.....	21
Soieries	35	Bois.....	20
Cotonnades.....	26	Tabac.....	18
Peaux.....	25	Animaux.....	18
Soie brute.....	19	Objets de cuir.....	10
Fruits.....	18	Beurre et Fromage..	10
Laine	18	Cotonnade.....	10
Toilerie	14	Minerais de fer.....	7
Thé.....	12		
Caoutchouc.....	12		
Bijouterie	12		
Articles métalliques..	11		
Objets de cuir.....	11		
Articles en bois.....	11		
Tabac brut	10		
Chanvre.....	9		
Céréales.....	8		
Verreries	7		
Vins.....	7		

(L'importation des métaux précieux a été de 29 millions et l'exportation de 80.)

Il ressort, en toute clarté, de ces statistiques :

Premièrement, que le commerce des Etats-Unis avec l'Europe leur a rapporté, en définitive, 227,297 millions de dollars ; — excédant des exportations sur les importations.

Secondement, qu'à l'inverse, dans leurs transactions commerciales avec les autres pays de l'Amérique, les Etats-Unis ont vu 111,336 millions de dollars sortir de chez eux, émigrer du sol de leur grande République, pour s'incorporer à la vie économique des Amériques latines et de l'Amérique du Nord Anglaise ; — excédant des importations sur les exportations.

Troisièmement, qu'à l'unisson et en vertu de la même balance, 59,977 millions de dollars ont passé commercialement des Etats-Unis en Asie et en Afrique.

Le tout en l'espace de douze mois.

Si l'on réfléchit maintenant que le commerce de l'Europe avec le continent américain, *défalcation faite des Etats-Unis*, s'est chiffré, dans le même espace de temps, par 600 millions de dollars, l'on comprendra sans peine que les Etats-Unis visent, sans la moindre illégitimité, à devenir les maîtres de ce marché. Et cela pour trois raisons : ils sont les plus voisins ; ils ont des notions plus équitables et une pratique mieux entendue du régime du travail ; et enfin, — bien qu'il y ait entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud de grandes dissemblances de race, de mœurs, de tempérament, — un grand point de contact les rapproche, ou plutôt, un grand aimant de conception des *formes* sociales les attire : c'est cette perspective des destinées politiques qui s'appête à faire le tour du monde et qui a nom « le principe des confédérations ».

Ces régions de l'Amérique latine ne sont-elles pas pleines de promesses, et ne sent-on pas souffler de leur côté aussi un vent de réformes et de transformations ? Ne reçoivent-

elles pas, pour leur part, comme les Etats-Unis, des contingents de plus en plus considérables d'émigrants appartenant à divers nationalités de l'Europe ? N'entrevoit-on pas, dès lors, qu'avant longtemps les Deux Amériques, — et même les Trois Amériques, puisqu'il y a aussi l'Amérique Centrale, — se rapprocheront encore par l'idendité de ces alluvions populaires, et que leur liaison effective en sera favorisée d'autant ? Peut-on donc enfin imaginer un champ plus vaste et plus fertile ouvert à l'activité de la race humaine, ordonnée et coordonnée ?

Et le programme des Etats-Unis, en cette perspective, est d'une grande simplicité ; ils ne l'enveloppent point du tout de malice ou de mystère. Etablir d'abord avec ces peuples que baignent, en somme, les mêmes mers, des relations commerciales ; puis, des rapports économiques sociaux, pour arriver, avec le temps — ce grand maître quand on ne le fait pas marcher à rebours du bon sens ! — à constituer non pas une *unité* mais une *union*, — (ce sont toujours là les deux mots sur lesquels rien n'est plus périlleux qu'à jouer) ; — une union, disons-nous donc, une union politique, large, forte, intelligente, une union vraiment *américaine*, puisqu'elle embrasserait tous les peuples de toutes les Amériques en leur laissant à chacun leur existence propre, leur autonomie, leur virilité ; tel est l'objectif, tel est, je ne dis pas le rêve, mais bien au contraire l'éveil du drapeau étoilé.

Et comme corollaire de cet éveil, qui en réalité n'est qu'un théorème, la Chine et le Japon sont loin d'être oubliés. A l'instar du Canada, les Etats-Unis peuvent établir, du soir au matin, les plus puissantes lignes maritimes du monde entre leurs ports du Pacifique et ceux de l'Asie ; sans compter que la communication des deux mers à travers l'isthme qui sépare les deux Amériques est pour eux un

joujou à surprises qu'ils gardent, en riant, sous clef, jusqu'au moment où ils n'auront qu'à faire un signe pour la présenter, sans tapage, comme étant leur propriété exclusive.

En Chine et au Japon, chacun le sait, l'industrie est aussi perfectionnée que variée ; et l'agriculture y est poussée à un point qui laisse ces Asiatiques presque sans rivaux, malgré l'imperfection des instruments qu'ils emploient : attendez que l'outillage américain y pénètre et vous assisterez à des progrès inouïs. Le commerce intérieur y est aussi très actif. Enfin, le commerce extérieur y prend chaque jour plus d'essor : l'année dernière, il a été de 3 milliards 600 millions de *francs* pour la Chine et de 500 millions pour le Japon.

Bref, toutes ces indications techniques peuvent se résumer en cette courte mais véridique formule : Les Etats-Unis désirent, tout bonnement, mettre désormais leur commerce extérieur en rapport avec l'accroissement colossal de leur richesse nationale.

« Si cette puissante République » — dit M. Leghait — « n'a pas, avant aujourd'hui, développé ses relations commerciales avec l'étranger, c'est qu'elle n'en a pas senti le besoin ; c'est simplement qu'elle ne l'a pas voulu.

« Si les Etats-Unis avaient fait, depuis vingt ans, les efforts qu'ont fait dans ce sens les pays producteurs de l'Europe, et qu'ils en fussent au point où ils en sont aujourd'hui, oh ! alors, rien ne semblerait à craindre des tentatives actuelles, et la suprématie commerciale européenne semblerait assurée. Mais c'est qu'il n'en est rien. « Nous assistons à un véritable réveil, à l'inauguration d'une ère nouvelle. Les Etats-Unis ont consacré un siècle de travail intelligent au développement de l'industrie, de l'agriculture et du commerce intérieur. La

« production s'est accrue pendant cette période en propor-
« tion de la consommation. Le marché intérieur, bien
« défendu contre l'invasion des produits étrangers, suffi-
« sant à leurs besoins, ils n'ont pas senti la nécessité d'é-
« tendre leur activité au delà de leurs frontières et ont
« par conséquent négligé volontairement, sciemment, tout
« ce qu'on leur reproche aujourd'hui comme exportateurs.
« Sils n'ont pas su l'être, c'est qu'il ne leur convenait pas
« de l'être ; c'est qu'ils ne voulaient pas l'être.

« La cause est là et non ailleurs. — Or, aujourd'hui, la
« cause disparaît : ils veulent exporter. Les effets dispa-
« raitront donc probablement aussi ; car il n'est pas dou-
« teux que lorsqu'une nation, avec autant de ressources et
« une aussi prodigieuse et intelligente activité, veut, elle
« arrive. »

Ainsi, pour arriver à développer leur commerce exté-
rieur avec toute l'Amérique, la Chine et le Japon, les
Etats-Unis consacreront à la marine marchande une
bonne partie de l'immense excédant de leur trésor nation-
nal. Puis, ils se créeront partout des banques, des établis-
sements de crédit, des agences d'élite. Ensuite, ils accor-
deront ce qu'ils ont obstinément refusé jusqu'ici : *l'année
de crédit* qu'exige le commerce de l'Amérique latine. En-
fin, l'on peut être sûr que toutes les tentatives, toutes les
innovations dignes du but à atteindre seront mises en
pratique.

Tout ceci ne se fera pas en un tour de main ; les obsta-
cles et les difficultés ne manqueront pas ; il y faudra de la
patience, de la prudence et du temps. Mais, avec ces trois
forces, l'œuvre est assurée de se faire.

« Quand on voit, » — dit encore M. Leghait, — « un
« pays de 65 millions d'habitants, intelligents, laborieux,
« pour qui le travail est un honneur et l'oisiveté une

« honte, plein d'un sang jeune encore mis au profit d'une
« vieille expérience apportée d'Europe, avec un sol d'une
« incomparable richesse, avec un trésor public regorgeant
« d'argent, avec une aisance et un bien-être inconnus
« ailleurs, avec des institutions qui fortifient l'individua-
« lité du caractère et lui donnent, avec le sentiment de sa
« force, de son indépendance et de sa dignité, celui de
« ses droits et de ses devoirs, avec une étendue de terri-
« toire et une situation géographique qui le mettent à
« l'abri des craintes et des convoitises mais surtout, des
« oscillations et des perturbations effroyables dont le
« crédit et le travail sont constamment menacés en Eu-
« rope par suite des conditions de sa politique et de ses
« armements ; quand on voit un pays qui, sans avoir à
« supporter les charges d'une armée moderne, se trouve
« plus que tout autre à l'abri des crises sociales intérieu-
« res et des dangers de l'extérieur, plein de calme et de
« dignité, de grandeur et de confiance dans l'avenir, on
« comprend qu'il peut donner un libre essor à son déve-
« loppement matériel, intellectuel et moral, et que la
« marche progressive de ce développement doit être su-
« périeure à celle que l'avenir prépare aux pays d'Eu-
« rope. »

VI

Messieurs, trouverez-vous qu'arrivés au terme de cette conférence, nous soyons bien éloignés de son point de départ ? Je ne le pense pas, et vous avez vous-mêmes déjà synthétisé dans votre esprit ces deux grands points qui forment, si je peux m'exprimer ainsi, les deux pivots ou les deux axes de l'entretien familial que vous avez bien voulu écouter avec tant d'attention ; je veux dire : la grandeur

religieuse et morale de la cause de nos émigrés européens, et la grandeur politique et matérielle du pays qui leur ouvre à deux battants les portes de l'hospitalité ; — deux grandeurs faites pour se fusionner en une seule et pour dévoiler au vingtième siècle les secrets d'une ère nouvelle, à qui ni les bénédictions de Dieu ni les conquêtes de la civilisation ne sauraient faire défaut.

Je crains d'avoir prononcé, il y a quelques instants, une parole qui n'est pas tout à fait exacte, quand je vous ai dit que les émigrés sont perdus pour leur patrie native. Eh bien ! non, Messieurs, rien de ce qui est bon ne se perd, si ce n'est ce que l'on veut perdre, si ce n'est ce dont on ne sait pas, ce dont on ne veut pas conserver la valeur réelle en la faisant fructifier pour le bien général, en en tirant le parti qui rentre dans les intentions toujours miséricordieuses de la Providence. Car la Providence a ses intentions permanentes aussi bien pour toutes les transformations légitimes de l'état social, et même pour le juste souci des biens de ce monde, que pour l'intégrité de conscience et le salut éternel de chaque homme venant en ce monde.

Fortifiés par le sentiment de confiance et de solidarité que doit nous inspirer, en tout et pour tout, cette promesse de l'assistance divine, nous sommes amenés à nous poser une question sérieuse, très sérieuse, en face de l'accroissement de la puissance américaine et de sa tendance si fortement épaulée de devenir, à bref délai, la nation prépondérante dans les voies du travail, de l'industrie et du commerce. Et cette question n'est autre que celle-ci : Quels sont nos devoirs ; quels sont les devoirs des pays européens ?

Je prononce à dessein le mot de devoirs, Messieurs, car la prévision dont je parle rentre explicitement dans la

catégorie des devoirs ; d'autant que c'est la catégorie des devoirs qui détermine les catégories historiques du genre humain. Comme exemple à l'appui, je pourrais vous citer cette parole impie, cette parole de perdition, cette parole vraiment satanique d'un roi de France : « Après moi le déluge » ; personne n'ignore qu'une telle parole a beaucoup plus contribué aux malheurs de la Monarchie française que tous les revers de fortune et toutes les crises politiques et mêmes sociales qui forment la trame de son histoire.

Posons-nous donc en face de l'avenir commercial des Etats-Unis, et demandons-nous franchement : Quel est notre devoir ?

D'abord, ne pas fermer les yeux sur la crise inévitable qui résultera, pour les pays d'Europe, de cette hégémonie des Etats-Unis sur le marché de tout le continent américain. C'est le marché extérieur se fermant peu à peu à l'écoulement des produits européens. C'est, par conséquent, le travail manquant de plus en plus à des masses de travailleurs européens. C'est un grand souffle de misère ; c'est l'invasion... de la faim. — Donc, il faudra émigrer. — Telle est l'inexorable logique des événements ou plutôt du nivellement économique qui se prépare pour l'Europe. — Or, cette émigration, quel est son courant, son débouché, son déversoir également logique, sinon les Etats-Unis et les autres pays d'Amérique que les Etats-Unis auront rendus tributaires de son expansion coloniale ? Et si la perspective est dure, sa réalisation sera sage, par la raison bien simple que cette même émigration vers le Nouveau-Monde y multipliera les producteurs et les consommateurs ; et le plus rapidement sera le mieux, parce qu'alors les pays américains seront obligés de se retourner vers l'Europe, pour y écouler le surplus de leurs productions et pour en recevoir

celles des matières premières et ceux des produits qui leur manquent.

Ensuite, *soigner* cette émigration, la protéger, la suivre de près, la *préordonner*, si je puis m'exprimer ainsi ; en faire une migration organisée en quelque sorte d'avance, une migration par groupes associés, une migration par lien national et par attaches professionnelles ; ce qui est le moyen de la faire échapper à sa propre anarchie, et de rendre au moins supportable et même jusqu'à un certain point heureuse dans son infortune et fière dans son humiliation, la masse, la masse internationale dont elle se composera, la superposition des couches sociales qui en formeront les éléments ; une migration fidèle au pays d'origine et capable d'offrir à l'hospitalité étrangère des forces loyales, une puissance amie. — C'est là, vous le reconnaîtrez, tout un programme de préparation ; mais convenez aussi que la peine en vaut l'enjeu, et que l'enjeu en paiera la peine.

Enfin, je me permettrai de vous signaler un troisième point de devoirs à venir, en reculant encore cette perspective d'un bouleversement mondial qui me paraît inévitable. Ce serait, pour les immigrés d'Europe, d'obtenir sans hésitation et de mériter dignement la naturalisation américaine. — Pourquoi donc ? direz-vous peut-être. — C'est afin d'arriver sans temporisation à avoir part au gouvernement de la chose publique. Et par ce moyen, avant longtemps, les différents peuples qui émigrent déjà et qui émigreront encore bien davantage aux Etats-Unis auront chacun leur action et leur influence politiques, correspondantes à leur capacité et à leur nombre, dans le gouvernement particulier des divers Etats, ainsi que dans le gouvernement fédéral lui-même.

Sur ce dernier point, ce qui se passe actuellement nous

est un gage de ce qui pourra se passer plus en grand, et plus efficacement aussi pour le bien général, dans l'avenir dont la prévision s'impose. — Déjà, les immigrés et leur descendance forment aux Etats-Unis plus des deux tiers de la population totale. Supposez que tous ces immigrés soient électeurs ; vous avez un pays, non seulement peuplé de toutes les races, mais encore gouverné par des Parlements et des Sénats composés de représentants de toutes ces races.

Le fait est que la nation américaine est devenue un conglomérat de tous les peuples : Yankees, Anglais, Ecosais, Irlandais, Allemands, Canadiens, Italiens, Français, Espagnols, Portugais, Hollandais, Belges, Suisses, Scandinaves, Autrichiens, Hongrois, Polonais, Slaves, Russes, Grecs, Mexicains, Brésiliens, Péruviens, Chinois, Africains, Indiens, etc.

Selon que ces peuples, — en en exceptant seulement quelques-uns, tels que les Chinois par exemple, pour les raisons supérieures sur lesquelles il n'est pas besoin d'insister, — selon que ces peuples, dis-je, sauront se développer, se multiplier, se conserver, et se mêler néanmoins à la vie sociale, au gouvernement de la chose publique, ils auront chacun leur part d'action, d'influence et d'autorité au cœur même de la grande nation du Nouveau-Monde. Dès lors, deux choses seraient souverainement déplorables dans l'économie morale de leur immigration : en premier lieu, pour chacune de ces catégories nationales d'immigrés, l'oubli, l'abandon de sa nationalité et de tous les liens qui rattachent à la patrie d'origine ; et secondement, l'action qui tendrait à favoriser, dans un ordre ou dans un autre, le développement et la suprématie d'une ou même de plusieurs nationalités, au détriment, au préjudice, à l'écrasement des autres.

Une coterie s'était formée, il y a quelques années, dans le but d'empêcher la conservation de la langue, du caractère, des habitudes et même de la religion des différents peuples immigrés; le bon sens populaire en a bien vite fait justice. Elle fut immédiatement fiétrie du nom de « *Kuow-Nothing* », c'est-à-dire « *les Ignares* ». Elle a vécu ce que vivent les mesquineries et les petites gens chez une grande et généreuse nation.

Enfin, comme dernier desideratum de la grande pensée du devoir lointain — (il n'est peut-être pas si lointain qu'on le pense) — dont je voudrais voir vos esprits se saisir, dans cette palpitante question de l'émigration aux États-Unis, veuillez songer combien il serait avantageux que les capitaux européens suivissent les émigrés là où ils vont s'établir, et pénétrassent pour ainsi dire toutes les entreprises économiques auxquelles ces émigrés sont appelés à prendre part sur la terre d'adoption. Pour avoir compris cette sage entente de l'organisme commercial, plusieurs nations européennes, parmi lesquelles je cite la France, l'Allemagne et la Belgique, ont acquis, dans l'Amérique latine, une influence commerciale qui dépasse de beaucoup le chiffre de leur émigration.

Au résumé, le grand remède de l'Europe contre les crises économiques du dedans qui la peuvent menacer se montre ouvertement au regard réfléchi en une émigration bien dirigée, bien ordonnée, bien protégée. Loin d'abandonner les émigrés à eux-mêmes, ce qui équivaut nécessairement à les livrer à un épouvantable trafic de chair humaine, il faut leur apporter le secours intelligent, l'aide continue, l'encouragement matériel et moral, afin qu'ils deviennent eux-mêmes, sur le sol hospitalier de la libre et vivace Amérique, le prolongement, la force et la gloire de leur propre patrie, en même temps que le plus solide

trait d'union entre les deux continents ; trait d'union fait de vitalité humaine et de générosité d'âme, lien sublime de cette fraternité chrétienne de tous les peuples, qui les harmonise sans les confondre. Tel me paraît être un des grands devoirs du vieux monde, en présence de l'ère nouvelle.

VII

Plusieurs d'entre vous auraient peut-être attendu de moi, dans cette conférence, des indications plus détaillées sur l'état religieux, ou plutôt, sur les besoins religieux des populations immigrantes aux Etats-Unis, sur les adaptations à faire de cette sublime unité de l'apostolat catholique à la variété des races et des peuples dont les fils viennent en si grand nombre chercher leur voie dans ces lointaines régions ; car, Dieu merci, cette maxime, que je ne crains pas d'appeler infâme : « *Cujus regio ejus religio* » a bien fini son temps. — Je crois avoir suffisamment indiqué combien cette préoccupation des intérêts religieux de l'émigration est inhérente aux considérations que j'ai fait valoir ; et c'est à dessein que je n'en ai pas abordé le développement technique, au sujet duquel mon ministère de simple desservant de paroisse pouvait me fournir quelques données précises. L'étude en grand, l'éclaircissement, la pondération et la décision de ces intérêts primordiaux des âmes appartiennent à l'Eglise. L'Eglise a certainement, — qu'il nous suffise de le reconnaître et de le proclamer avec amour, — une grande et belle mission à remplir dans ce phénomène contemporain de l'émigration. A elle surtout appartient la grâce de protéger les divers groupes nationaux d'émigrants et de concourir à la conservation, à l'organisation, à la justification de leurs natio-

nalités, selon que le veulent à la fois la Constitution Américaine, l'avenir de l'Amérique, et les intérêts de toutes les nations dont les populations émigrent. Aussi, tous les peuples intéressés attendent-ils beaucoup de l'action du Saint-Siège Apostolique en cette grave matière. C'est que, des hauteurs sans égales où ils sont assis, les Souverains Pontifes sont admirablement placés pour juger, même au point de vue purement humain, les questions qui intéressent la vie des sociétés humaines, et pour distinguer les idées, les principes, les règles qui ont la profondeur, la hauteur et la largeur voulues de Dieu, des idées étroites, des principes décevants, des règles fallacieuses, qu'enfante l'égoïsme humain.

La pensée dominante de Léon XIII est, on peut bien le dire, la réconciliation de l'humanité avec elle-même. Aussi, cette pauvre humanité, pour le moment, hélas ! si brouillée avec elle-même, ne peut s'empêcher de voir en Lui le rattachement de l'avenir avec un siècle à bout de force, avec un siècle au déclin duquel, ainsi que le blason pontifical nous en donne le symbole, une comète laisse sa trace lumineuse dans un ciel d'où les étoiles, après avoir pâli, s'éteignent et disparaissent. Léon XIII sera donc le protecteur, le sauveur et le père de l'émigration européenne en Amérique. Son valeureux pontificat, nous pouvons en avoir la confiance, s'associera, pour lui donner la véritable empreinte de la civilisation, à cette partie du grand mouvement social des temps modernes : la restauration économique de la fusion chrétienne des peuples. Car, — tous les catholiques du monde en font un article de leur *credo*, tous les chrétiens non catholiques de bonne foi en admirent la logique infrangible, et les infidèles eux-mêmes, pourvu qu'ils ne soient pas sectaires, en reconnaissent la sublime monade, — « là où est le Pape, là est

l'Eglise » ; et l'Eglise est « l'œuvre immortelle du Dieu qui a pitié du genre humain : *Immortale Dei miserentis opus quod est Ecclesia* ».

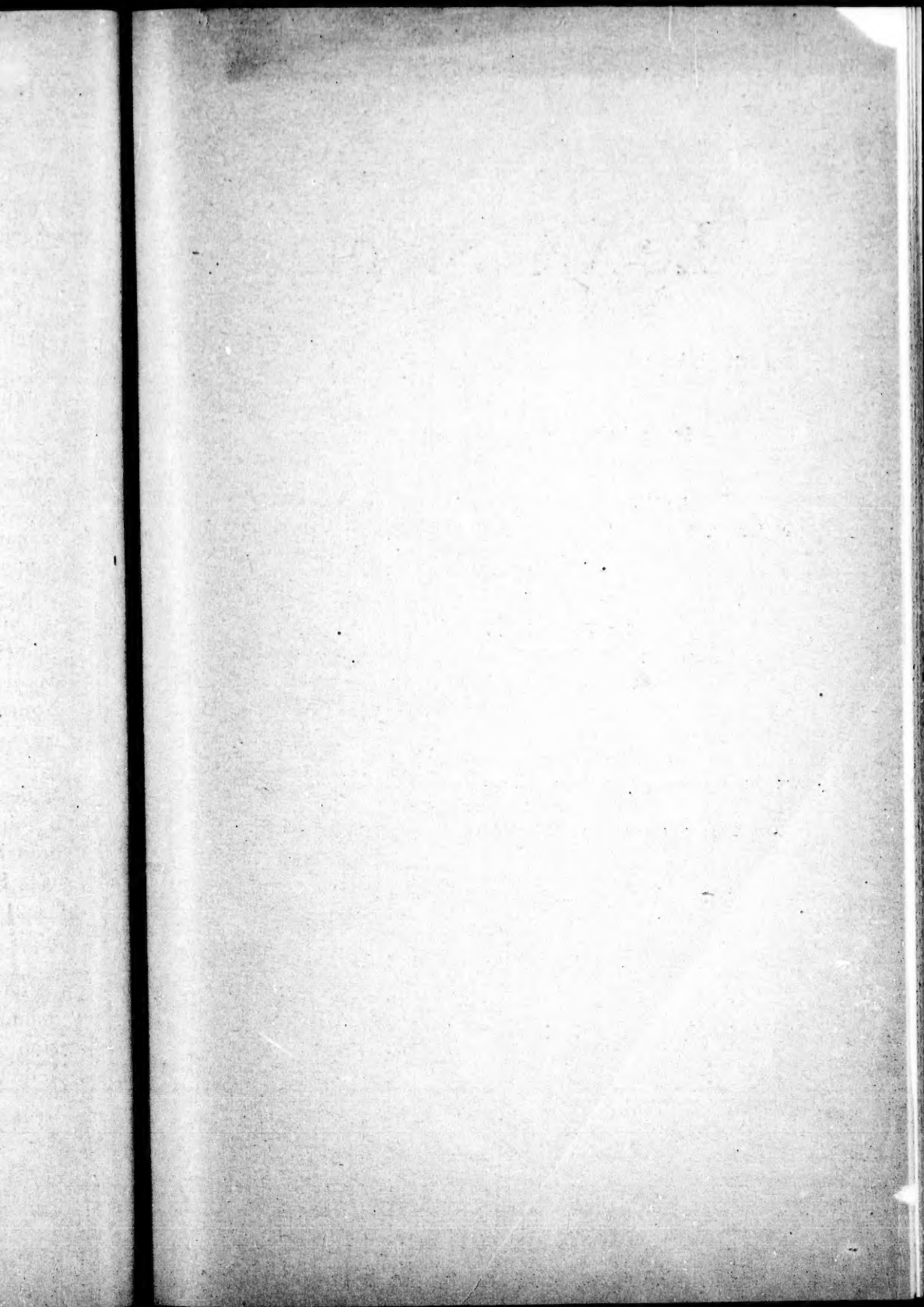
Dans la zone des Etats-Unis qui ressemble le plus à l'Italie, là où, comme ici, fleurit l'oranger et s'épanouissent les roses, là où l'air est plus léger, l'atmosphère plus transparente et le soleil plus doux, croit un arbre gigantesque. On l'appelle le Colosse. Il étale avec majesté dans l'espace ses rameaux toujours verts ; il porte avec hardiesse vers les nuages dorés sa cime toujours jeune. Ce géant des arbres du monde entier fut, selon la légende indienne, greffé, par la main du Grand Esprit, du germe de tout ce que la forêt contenait de meilleur et de plus vivace. C'est pourquoi il est unique en proportion, incomparable en beauté, immortel en vigueur. — Eh bien ! le peuple américain, avec les éléments de races diverses qui lui donnent un corps, m'apparaît comme ce colosse des forêts vierges de la Californie. Nourri de la sève généreuse, du noble sang qui coule dans les veines des nations civilisées, il se développe, il grandit, il s'étend magnifiquement et se rapproche de plus en plus de l'empyrée chrétienne. Il abrite et charme tout ensemble ; il joint à la fermeté de sa structure la flexibilité de ses branches. Aussi, plus véridiquement cent fois que le chêne de la Fable, il est bien :

Celui de qui la tête au ciel devient voisine
Et de qui le pied touche à l'empire des morts.

Et Dieu, qui ne l'a pas créé sans dessein, Dieu, dont il chante la louange, lui réserve encore la mission de rallier la gloire et l'honneur de tous les peuples dont il porte en lui la greffe féconde.



THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
ART AND
ARCHAEOLOGY
OF THE
UNIVERSITY OF
CHICAGO



Le XX^{me} Siècle

REVUE D'ÉTUDES SOCIALES

(Administration : 39, rue Sainte, à Marseille)

~~~~~  
**Prix de l'abonnement annuel : 10 francs.**  
~~~~~

*Le XX^{me} Siècle paraît tous les deux mois
et forme, à la fin de l'année, un volume d'environ 700 pages.*

—♦—
Le Tome I^{er} (Année 1890),
formant un volume broché de xi-704 pages,
est en vente au prix de 10 francs.

~~~~~  
LES COMMUNICATIONS RELATIVES À LA RÉDACTION,  
AUX ABONNEMENTS, AUX ANNONCES, LES DEMANDES DE NUMÉROS-SPECIMENS, ETC.,  
DOIVENT ÊTRE ADRESSÉES  
À M. L'ADMINISTRATEUR DU "XX<sup>me</sup> SIÈCLE", RUE SAINTE, 39, MARSEILLE.



)

ES.

ETC.

LE.

